



« Il y a ici tellement de gens <...> Personne n'a l'air de me voir... » (*Éternels instants*, Edgar Kosma)

Je séjourne au Collège européen des traducteurs littéraires de Seneffe, dans une chambre monacale du carré des anciennes écuries du château. De la fenêtre ouverte, j'aperçois la fontaine et les allées du parc. Je suis assise sur le lit, adossée au mur. Les draps sont blancs, leur contact est doux et rugueux à la fois, de vrais draps de chambre d'hôtel et j'adore ça. J'ai toujours aimé cet endroit, havre de paix magique et harmonieux, où la vie se déroule comme dans un moment suspendu. On ne se préoccupe que d'écrire, de lire, de traduire et d'échanger. De faire de belles rencontres, qu'elles soient littéraires, culinaires ou réelles, avec les autres mais aussi avec soi-même.

Il y a une heure, je suis partie faire une promenade à travers le parc. Je me suis baladée, les écouteurs branchés sur *Girls in Hawaii*. « Rorschach... ». Ils n'ont jamais aussi bien joué que depuis la mort du batteur. Comme si une épaisseur s'était ajoutée, une nouvelle dimension. À croire parfois que les plus belles œuvres proviennent des plus grandes fêlures. Au détour d'un sentier, après une espèce de pont minuscule en fer forgé, fermé au public et ne menant qu'à une île-monticule, je me suis retrouvée face à une vision digne du plus bel Almodovar : deux lamas et quelques moutons qui brouaient entre les cuisses géantes d'une femme nue dont, seuls, le buste et les jambes écartées sortaient de terre. La *Terre mère*, d'Ann Deman.

Dans ma chambre, tout est calme, hormis le bruit saccadé de l'eau qui jaillit de la fontaine. Le soleil resplendit mais l'air qui pénètre dans la pièce est vif. Instant de plénitude. Je ne voudrais être absolument nulle part ailleurs que sur ce lit, ma liseuse sur les genoux. « *Cela se passera le dimanche 30 octobre 2011, ce jour du passage de l'heure d'été à l'heure d'hiver <...> Tu te lèveras à huit heures et huit minutes <...> tu commenceras à 314 107 934 et atteindras 314 159 265. Tu auras ainsi l'impression de t'être encore un peu plus rapproché de l'infini.* »

Edgar Kosma, jeune auteur belge, est né le 15 janvier 1979. Enfant, j'imaginais un garçon un peu rêveur. À lire tout le temps, à s'interroger sans arrêt sur les choses de la vie. Je le vois bien orphelin comme Cédric Eugen, personnage de son roman *Éternels instants*. Mais au fond, je n'en sais rien. Je suis sûre par contre qu'il maniait déjà cette ironie particulière, caustique, qui est la sienne aujourd'hui. Le genre d'humour en plein dans le mille, qui me fait rire, rire. Un humour fin, trop intello -qui sait -, pour les cours de récréation. Plus tard, il a entrepris des études de philosophie. Question de la poule ou de l'œuf : sont-ce ses études qui ont forgé sa vision du monde ou sa vision du monde qui a déterminé son choix d'études ?

La lecture m'a toujours passionnée. Dans l'enfance, après la Comtesse de Ségur, il y a eu *Fantômette*, *le Club des Cinq*. Plus tard, des histoires d'amour contrariées, des romans historiques. Puis des récits fantastiques, interdits, futuristes. J'écrivais aussi. Principalement des poèmes maladroits. À

l'adolescence, parmi mes livres de chevet, il y avait *L'écume des jours* de Boris Vian et Edgar Allan Poe, traduit par Charles Baudelaire.

Je lis avec les tripes. Avec mes tripes et rien d'autre. Je n'aime pas les longues descriptions, les phrases qui tournent autour du pot, les effets de style qui ne visent qu'à remplir les pages, à détourner l'attention de ce qui m'importe. C'est sans ambages, à nu, que je cherche l'essentiel. Il faut que les histoires me chahutent, me bousculent. Qu'elles me fassent rire, vibrer, pleurer, qu'elles m'embarquent dans le même bateau que celui des personnages. Il paraît que c'est très féminin, comme approche.

Rencontrer des auteurs me met souvent mal à l'aise, bien que l'envie de découvertes soit toujours la plus forte. Plus leurs écrits me bouleversent et plus je me sens démunie face à eux. Peut-être qu'à terme, l'effet est semblable à celui d'une désensibilisation. Oui, peut-être que côtoyer des écrivains immunise et qu'à force, on finit par s'habituer, par y prendre goût. Je n'en suis pas encore là.

Il y a tant d'écrivaines que j'apprécie, tant de textes fabuleux, écrits par des femmes, avec lesquels je me sens en totale empathie, en terrain connu. Pourquoi dès lors, le choisir, lui? Parce qu'il s'agit de mon rapport à « l'autre ». Et que si je pense altérité, l'auteur ne peut être qu'un homme. L'homme évoque l'insoluble, l'inconnu par excellence. Le danger aussi, souvent. Même si avoir des frères ou mettre des garçons au monde nous ramène fort heureusement à leur humanité, à toutes nos ressemblances. Au moment de choisir cet autre, étrange intime ou intime étranger, son nom m'est apparu comme une évidence.

C'est d'ailleurs lui qui m'a d'abord attirée. Le nom, avec une photo en noir et blanc sur sa page Facebook, qu'avait « likée » une amie commune. Edgar Kosma. Ou quand Allan Poe s'invite à la boum. Un pseudonyme comme une promesse d'histoire extraordinaire, avec *Dreams are my reality* en musique de fond. Voilà qui ne pouvait que titiller mes réminiscences d'adolescence.

Les noms des personnages du roman, eux aussi, sont très particuliers. Azed, déjà. Soit tout l'alphabet réuni en un seul patronyme. Et puis, Eugen. Qui sonne comme une clinique en vue, spécialisée en procréation assistée, à la patientèle européenne. Dans le roman, pourtant, la procréation est toujours accidentelle. Elle n'est jamais assistée, sauf par le destin.

Comme Cédric Eugen, je suis désormais orpheline. « Orpheline », rien qu'écrire le mot me fait sourire. Il me rappelle mon père qui trouvait ça drôle de m'appeler Cosette et de se comparer au vilain Thénardier pour m'avoir punie car ma chambre n'était pas rangée.

Après ma mère, il y a dix ans, c'était à son tour de disparaître, plusieurs mois - un an peut-être - avant que je n'ouvre *Éternels instants* et que je le lise d'une traite. Le titre du roman déjà, créait une forte résonance en moi, en pensant notamment aux dernières secondes, aux dernières paroles échangées avec lui, la veille de son décès. Ces minutes qui restent éternellement gravées en nous, quoi qu'il se passe ensuite dans nos existences.

Ce n'est peut-être pas plus mal qu'ils ne soient plus là. Ni l'un, ni l'autre. Peut-être que pour eux, oui, c'est une chance. De s'épargner toutes les désillusions. Le désenchantement face à une société hébétée, celui de voir à nouveau toutes les lumières sombrer. Et la désolation de l'inévitable décrépitude à venir. Des maisons de retraite, de l'infantilisation et de l'odeur d'urine. Dans un

monde d'égoïsme, de racisme, d'ostracisme. Une spirale infiniment liberticide, chargée de mots en « isme ». Un univers de pain et de jeux, de violence et d'œillères démesurées.

Les écrits d'Edgar Kosma fourmillent de nombres et de chiffres. Et de répétitions parfaites. Les âges, les dates, les quantités, les années. Son roman, constamment et à chaque page, mais aussi ses nouvelles, *De ses dix doigts* ou encore *20 ans de l'autre côté*, ma préférée. Il faut dire qu'elle m'a bien retournée, celle-là. Après la lecture, il y a eu d'abord comme un grand vide, un flottement. L'émotion est ensuite montée doucement. De l'intestin grêle au ventricule gauche, je pense, en passant par le nombril. Puis, à un moment, la bulle a éclaté, juste après l'œsophage. Elle m'a piqué le nez, m'a fait éternuer, avant de se répandre sur la joue droite. C'était une larme de jeune fille. Qui s'était endormie et se réveille à quarante ans passés.

Pour en venir à des comptes d'apothicaire, il se pourrait même que certaines phrases d'Edgar Kosma contiennent plus de chiffres que de lettres. Enfin, de ça, je ne suis pas certaine. Je n'ai jamais vraiment compté. Parce que quand on aime, on ne compte pas. Mais il est évident qu'additionner les nombres est calculé chez lui! Comme dans le film *Drowning by numbers* de Peter Greenaway. La différence, c'est que Greenaway m'a toujours prodigieusement ennuyée. Dans le film en question, les numéros défilaient de 1 à 100, noyés ça et là dans les scènes diverses, jusqu'au générique de fin. Je me souviens avoir joué le jeu, les yeux exorbités, à tenter de repérer les chiffres sur l'écran. Je comptabilisais les signes entrevus sur les vaches et les moutons, dans le but précis de ne pas m'endormir, aux côtés de mon frère qui ronflait comme un bienheureux dans ce cinéma de la Porte de Namur.

Les chiffres d'Edgar Kosma, eux, me sautent aux yeux. Ils me ravissent, me capturent, me bouleversent. C'est très étrange comme impression, surtout pour quelqu'un qui, comme moi, n'entend rien aux mathématiques, y est même allergique. Ses numéros à lui expriment le temps qui passe, la brièveté de la vie, sujets permanents de ses écrits. Parfois, j' imagine tous ces chiffres, tous ces nombres, comme autant de bouées de sauvetage qu'il nous lance, autant de signes ronds et tangibles auxquels se raccrocher face à la fugacité de notre visite-éclair sur terre.

Il y a plusieurs mois, je me suis rendue dans un grand magasin où Pierre Lecrenier et lui dédicaçaient l'album de dessins humoristiques, « *Le Belge* », dont ils sont respectivement dessinateur et scénariste. C'était quelques jours avant la Saint Nicolas. J'avais avec moi la liste de cadeaux établie la veille par mes fils, sur une vieille feuille de brouillon. Après de belles dédicaces dans les albums que je venais d'acheter, nous avons commencé à bavarder de choses et d'autres, de Saint Nicolas.

Edgar Kosma m'a demandé ce que les enfants souhaitaient recevoir comme cadeau et j'ai sorti la liste de mon sac, pour la lui montrer. Je me suis alors aperçue qu'au dos de cette liste, figuraient les informations concernant *Éternel instants*, que j'avais imprimées à l'époque en vue de l'acheter. Parmi tous les papiers brouillons disponibles, c'était précisément cette feuille-là que mes enfants avaient choisi de sortir du tiroir. La coïncidence m'a gênée. J'ai rougi et d'abord, je n'ai pas osé la lui montrer. Finalement, j'ai retourné la feuille et je l'ai déposée sous ses yeux. Je ne sais plus s'il a ri ou simplement souri. S'ensuit ici un dialogue imaginaire que de fait, nous n'avons pas eu :

Moi : « *C'est drôle, non ?* »

EK : « *Oui, mais touchant aussi.* »

Moi : « Ça fait limite groupie... Je ne vois pas ce qu'il y a de touchant là-dedans ? »

EK : « Ta fidélité d'abord. Ce que mes écrits induisent en toi. Les parallèles que tu y vois, les coïncidences aussi. Il y a des croisements inexpliqués, tu sais, des mystères qu'il n'est nul besoin d'éclaircir. »

Moi : « Un peu comme tes personnages, Cédric Eugen et Constance Azed, non ? Comme si, à l'instar de Constance, j'avais ramassé ton carnet sur le sol. Comme si je l'avais ouvert, je l'avais lu et me sentais légèrement honteuse de l'avoir fait.

EK : « Pourquoi honteuse ? Il s'agit d'un roman publié. Pas d'un carnet trouvé sur le sol, encore moins dérobé ! »

Moi : « Honteuse, peut-être, d'entrouvrir des portes que j'aurais volontiers tenues secrètes. Dans les rêves que Cédric raconte à une psy, il y a une histoire de petite clé qui sert à ouvrir une boîte rouge. Cette histoire m'a fait penser à Alice au Pays des merveilles, est-ce que cela fait sens ? »

EK : « Oui. Ou non. Si cela fait sens pour toi, c'est à toi de définir pourquoi. Soit, ce jour-là, juste avant de lire, tu avais accidentellement mangé un champignon hallucinogène. Soit, il y a une autre raison. Et s'il y a une autre raison, quelle est-elle, selon toi ? »

Moi : « La fuite. Je crois que Cédric fuit l'inconcevable. Comme Alice et moi. »

Et si je devais traduire Edgar Kosma ? D'aucuns disent des traducteurs que nous sommes des passeurs. Je préfère de loin la définition que nous a donnée Michel Volkovitch, ce matin, à Seneffe: « traducteur = traître très réducteur ». Un réducteur de textes, en somme.

Quelles parts de texte aurais-je été réduite à trahir, en traduisant *Éternels instants* ? Les chiffres ? Non ! L'humour ? Ah, non ! Les répétitions ? Encore non ! Ma seule issue, finalement, aurait été de l'interpréter. Par exemple :

Eternellement, deux ou trois sentiers s'amorcent un beau matin. Ils se frôlent, se croisent, se coupent, en une demi-douzaine de parallèles, rarement droites, souvent obliques. Puis ils se nouent, se dénouent, s'enchainent, se déchainent, s'embrasent, se ravagent, se saccagent, s'interceptent, s'influencent, s'apaisent - parfois - et stoppent en un instant.

Alice et Edgar (ou une tentative de scénariser mes tripes)

Edgar doit s'envoler ce midi pour l'île de la Réunion. Il participe à une rencontre littéraire entre auteurs de la francophonie. Il est en retard, le taxi attend déjà devant la porte, deux étages plus bas. Il y a vingt minutes environ, il a fourré en vitesse deux shorts, trois tee-shirts, quelques sous-vêtements, une paire de tongs, sa brosse à dents et sa tablette dans un vieux sac à dos. A présent, il cherche désespérément son billet et son passeport. Il était pourtant persuadé de les avoir posés là hier soir, sur la cheminée, juste à côté de son portefeuille et de son portable. Il les aperçoit tout à coup sur une chaise de la cuisine, près du bol du chat, Ambroise, qui réclame ses croquettes à grands coups de frottis-frottas dans les mollets. C'est sa jeune voisine Nathalie, du quatrième, qui viendra le nourrir pendant son absence. Après une caresse hâtive à Ambroise, Edgar dévale l'escalier, sort en trombe de l'immeuble et s'engouffre dans le taxi. Puis il ressort illico du taxi, se précipite dans le hall d'entrée, dépose ses clés dans la boîte aux lettres de Nathalie, tourne les talons et replonge dans le véhicule du taximan qui, impassible, joue à *Angry birds* sur son Smartphone. Enfin, le taxi démarre. Et se retrouve coincé dans les embouteillages, cent mètres plus loin. Si j'avais su, songe Edgar, j'aurais pris le train jusqu'à l'aéroport. La gare. Elle est à deux rues. Il n'est peut-être pas trop tard. Il paie le chauffeur, s'extirpe du taxi, court à toutes jambes jusque là, consulte les horaires - un train part dans six minutes exactement, de la voie trois -, s'impatiente devant le guichet, achète son billet, slalome dans l'escalator, déboule sur le quai et monte dans le train au premier coup de sifflet. Ouf.

Il s'écroule sur la banquette. À ce moment précis, soyons clair, Edgar en a marre. De cette vie trépidante, de cette course effrénée, de ces soirées sans fin. Des « j'aime beaucoup ce que vous faites », des « j'ai lu tous vos livres », de toutes ces interviews. Hier encore, à la Foire du livre, il a enchaîné les dédicaces de cinq à sept, pour le troisième jour consécutif. Son poignet endolori le lui rappelle avec insistance. Il faut dire que son cinquième roman est le supra-méga best-seller du moment. Le dernier *e-book* dont tout le monde cause. L'autre jour, dans un article, un journaliste l'a même surnommé « le Marc Levy du numérique ». Bizarrement, Edgar ne s'est jamais senti aussi seul qu'aujourd'hui. Il ferme les yeux et se laisse bercer par cette once de répit que la vie semble vouloir lui accorder. Il s'assoupit un court instant.

Dès que le train arrive à l'aéroport, Edgar saute d'un bond sur les pieds, sort prestement du wagon et se dirige tout aussi presto vers l'enregistrement. Il se place dans la très longue queue des passagers. Juste devant lui, il y a une femme blonde avec une grosse valise. Même de dos, elle paraît aussi survoltée que lui. Elle est en train de soupeser sa valise, ainsi qu'un énorme sac à main. Le sac à main encore, puis à nouveau la valise. Elle sort un livre, puis deux, un étui et un paquet de mouchoirs de sa valise. Les transvase dans le sac à main. Hésitante, elle soupèse à nouveau le tout et pousse un soupir désespéré. C'est à cette seconde exacte qu'elle se tourne vers lui et que leurs regards se croisent. « On se connaît, non ? » demande-t-elle, « Pas que je sache », répond Edgar. Il ne la connaît pas, non. Il croit d'ailleurs ne l'avoir jamais vue. En même temps, il la sent proche, familière. Comme si, oui, il la connaissait. Enfin, sans vraiment la connaître.

Elle paraît fatiguée, cernée, aux aguets. « J'ai tout plaqué » annonce-t-elle. « Je suis partie sur un coup de tête. Dans la précipitation, j'ai emporté des tas de choses, bien trop de choses. Ils vont me faire payer une tonne de surtaxes, c'est sûr ! » Edgar ne sait quoi répondre. « Je m'appelle Alice. Et vous ? » « Edgar ». « Mais oui, bien sûr, je vous reconnais ! Vous êtes l'auteur du roman *« le Belge est*

une femme comme les autres », non ? J'aime beaucoup ce que vous faites, j'ai lu tous vos livres. » C'est bien ma veine, se dit Edgar.

Alice dépose sa valise sur le tapis roulant. Elle est en deçà - d'environ 150gr - du poids maximum autorisé. L'enregistrement prend, malgré tout, plus de temps qu'il n'en faut. Alice cherche son passeport. Puis son numéro de réservation. Elle pose un tas de questions à l'hôtesse, se renseigne sur la météo du jour, la température affichée sur place et surtout, l'heure et la porte d'embarquement. Est-ce l'effet du compliment qu'elle vient de lui adresser sur la couleur de son rouge à lèvres, si bien assortie à son uniforme ? Toujours est-il que l'hôtesse se montre particulièrement amène et loquace avec elle. À les voir, on dirait deux grandes copines qui ne se sont plus vues depuis quarante-huit heures au moins.

Alice s'éloigne finalement du comptoir. « Bon voyage et peut-être à plus tard », lui souffle-t-elle, avant de se diriger vers les rayons X du contrôle des douanes. C'est au tour d'Edgar de s'enregistrer. « Juste un bagage à main, oui. Vous avez une place côté couloir ? » « Mais Monsieur », répond l'hôtesse, « vous avez déjà votre carte d'embarquement ! Siègle 15a, côté fenêtre. Il n'était pas nécessaire de venir au guichet, vous pouviez vous rendre directement en zone de transit. »

Décidemment, ce n'est pas son jour. Et côté fenêtre, en plus ! Lui qui souffre de vertiges, qui redoute à chaque fois ce moment où l'on voit passer le monde de taille humaine à version Playmobil, puis à celle de pucerons minuscules. Voilà ce qui arrive de ne pas payer grassement la compagnie low-cost, pour influencer sur sa distribution aléatoire. De toute façon, choisir ne nous préserve d'aucune méchante surprise. Autant accepter le verdict de cette cheap-loterie de bonnes ou mauvaises places. La rangée quinze est proche des issues de secours, c'est déjà ça !

Arrivé à la porte d'embarquement, Edgar aperçoit Alice de loin, elle lit. L'air de rien, il va s'asseoir de l'autre côté de la salle et lui tourne le dos. Il veut écrire. Il sort sa tablette et commence à tapoter. Un petit garçon tout rond, aux grands yeux bruns, vient alors se planter devant lui et l'observe avec attention. « Qu'est-ce que tu fais, Monsieur ? » « J'écris » « T'écris quoi ? » « Des histoires qui font peur aux enfants » « Pfff, même pas vrai ! » fait le gosse, avant de partir en courant. L'hôtesse procède au premier appel.

Dans l'avion, Edgar s'installe au siègle 15a, la mort dans l'âme. Quelques minutes plus tard, Alice arrive à hauteur de sa rangée et s'exclame : « Ça alors, quelle coïncidence, j'ai le 15b ! On se tutoie ? Ça te dirait d'échanger les siègles ? J'adore regarder par la fenêtre pendant le décollage ! » « Oui. Et encore oui, » répond Edgar, presque joyeux de la tournure que prennent les événements. Alice installée, Edgar s'enquiert : « Bon, raconte, tu es partie sur un coup de tête ? » « Je n'ai quasi plus personne » répond Alice. « Ma famille a été décimée par le crabe » lance-t-elle, grandiloquente. « Le cancer, tu veux dire ? » « Oui. Imagine-toi qu'hier, j'étais dans la salle d'attente de l'hôpital, dans l'attente de ma mammographie annuelle et d'un coup, il a fallu que je parte. Sur le champ. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est cette peur au ventre, je crois. À chaque fois. Je ne supporte pas. Ces mains à aseptiser avant d'entrer, ces sandales orthopédiques qui claquent dans les couloirs, ces portes qui se referment en grinçant, toutes les deux minutes trente secondes. Toutes ces attentes interminables où tu as juste envie de hurler

« S'il-vous-plait, laissez-moi partir, laissez-moi retourner parmi les vivants ». Comme si on avait le temps d'attendre face à l'éventualité de la souffrance ! En sortant de l'hôpital, je suis tombée nez à nez avec un SDF agenouillé au beau milieu du trottoir. Il regardait droit devant lui, une casquette brune dans ses mains tendues. Je l'avais déjà aperçu plusieurs fois mais dans mes souvenirs, il jouait du pipeau. Peut-être qu'on le lui a piqué. Je me suis sentie ridicule, l'âme au bord des larmes derrière mes lunettes vintage, dans ma robe de marque achetée en soldes en Espagne. Au lieu de chercher une pièce de monnaie, je suis restée figée plusieurs secondes, comme une éponge schizophrénique ne sachant sur quel pied danser, en grand écart entre mes contradictions. Enfin, j'ai sorti un billet de mon sac et le lui ai tendu. Il m'a dit « Merci ! », puis il a ajouté « Bon voyage ! » Je n'ai pas compris pourquoi il me disait cela, mais je l'ai vu comme un signe. Alors, je suis entrée dans l'agence de voyages la plus proche, pour réserver le premier vol qui passait. Et toi, dis-moi, que vas-tu faire à la Réunion ? »

Après ce qu'il vient d'entendre, Edgar se sent incapable de sortir un discours un tant soit peu promotionnel. « Je suis invité à une rencontre entre auteurs. Pour être honnête, à choisir, j'aurais plutôt envie de me poser au bord de la piscine. Je suis fatigué de toute cette pression, de tous ces déplacements. En plus, je déteste prendre l'avion. Et il n'y a rien à faire, chaque parution d'un nouveau roman reste une torture. Non, je ne m'y fais pas. C'est abyssal et fastidieux. À chaque fois, j'ai la hantise de me prendre un bide monumental, je ne mange plus, je ne pense plus, je ne dors plus. Comme si je me promenais déculotté en permanence. Comme si le monde entier pouvait voir l'intérieur de mes entrailles, les photographier, les disséquer à sa guise. »

Alice semble interloquée. Elle ne s'attendait sûrement pas à ce qu'il se confie à elle avec autant de franchise. « Tes romans, je les ai adorés. » lui dit-elle. « Ton dernier, par exemple, m'a mise sens dessus-dessous. Tu sais, moi, parfois, je me sens devenir transparente, inexistante. Depuis un bon bout de temps déjà. Comme ce SDF sur le trottoir. Et j'en viens même à me demander si quelqu'un s'apercevra de mon absence. À partir de quel moment crois-tu qu'on devient important pour un autre ? Je me pose souvent la question. Peut-être est-ce dès qu'on le touche, de n'importe quelle façon. Réalises-tu le nombre de personnes que toi, tu touches par tes écrits, ce qu'ils sont susceptibles d'apporter à celles et ceux qui la lisent ? Les faire rire, déjà, réfléchir, les émouvoir, tout le monde n'a pas ce talent ! Si ça se trouve, peut-être qu'un de tes livres a déjà sauvé une vie. »

Une annonce résonne soudain : « Mesdames, Messieurs, c'est le commandant de bord qui vous parle. Suite à une petite déficience technique, nous sommes contraints de faire demi-tour vers l'aéroport. Nous vous prions de ne pas céder à la panique et de suivre les consignes de sécurité à la lettre. Nos hôtesses viendront vous assister. Veuillez rester attachés jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. Il est probable que dans les minutes qui suivent, nous soyons fortement secoués, que la descente soit beaucoup plus rapide que prévu, mais tout devrait bien se passer. Souhaitons-nous bonne chance ! »

Edgar ferme les yeux et se raidit sur son siège. Alice pose la main sur la sienne, particulièrement crispée. Elle la presse doucement. Ils ôtent tous deux leurs chaussures et se penchent vers l'avant, comme l'hôtesse vient de leur en intimer l'ordre. Puis leurs mains se rejoignent à nouveau, s'étreignent et ne se lâchent plus. Leurs doigts s'écartent légèrement, avant de se

resserrer pour mieux s'entremêler. Juste avant les premières secousses, Edgar murmure « Si on s'en sort, promis, je t'accompagne à ta prochaine mammographie. »

La suite se passe dans un brouillard. Les masques tombent. Juste devant leurs yeux. Ils les ceignent, en automates, après avoir tiré sur le fil pour appeler l'oxygène. Il y a des cris de montagnes russes, des cœurs qui cognent dans les poitrines. Et la perte de conscience, de pesanteur. Le noir complet.



« Mesdames, Messieurs, c'est à nouveau le commandant de bord qui vous parle. Nous sommes sains et saufs ! »

.....

Edgar accompagne Alice à l'hôpital. Une infirmière vient la chercher et lui désigne une cabine. Alice s'y engouffre, disparaît un long moment, avant de réapparaître. Elle sourit. C'est la première fois qu'Edgar la voit sourire. De toutes ses dents. On dirait une enfant. Elle claironne « Le crabe ne m'a pas encore pincée ! » Puis elle s'approche, se penche vers lui et chuchote : « Merci ! »

Le réveil s'enclenche. Edgar ouvre un œil, puis l'autre. Quelle nuit ! Il est neuf heures, déjà ! Edgar doit s'envoler ce midi pour l'île de la Réunion. Il participe à une rencontre littéraire entre auteurs de la francophonie. Le taxi qu'il a réservé sera là dans moins de trente minutes.